

Le baptême de saint Vladimir et les origines du christianisme russe

par Bernard DUPUY

On pense que c'est vers la fin du IX^e siècle, probablement en 882, qu'un chef de clan varègue — c'est-à-dire viking —, nommé Oleg, prit possession de la ville de Kiev¹.

Située sur une colline dominant le Dniepr, Kiev était alors une ville commerçante en pleine prospérité. Fondée par les Khazars, objet des convoitises des Germains qui refluèrent vers l'Ouest, des Goths qui s'implantèrent plus au Sud en Crimée, puis de diverses peuplades nomades qui pérégrinèrent à travers ces contrées avant de se fixer ailleurs (Petchenègues et Cumans, toutes deux d'origine mongole), elle était finalement devenue le centre principal d'activité de la tribu polyane des Slaves orientaux². Mais les audacieux voyageurs nordiques, les Varègues³, qui

1. Étrangement, les chroniques byzantines sont muettes sur les origines de l'Etat kiévien. Peut-être faut-il attribuer ce silence au fait que l'on n'était pas tellement satisfait à Byzance des tendances autonomistes de cet Etat qui venait renforcer les tendances centrifuges des Bulgares. La *Première Chronique* russe, la *Chronique des temps passés*, rédigée entre 1110 et 1112 par les moines Nestor et Sylvestre, moines du monastère des Grottes à Kiev, est la source classique à laquelle on ne peut pas ne pas se référer. Elle est déjà le produit de la légende, et l'on peut y lire le récit célèbre du choix fait par Vladimir, après l'envoi d'une ambassade à Constantinople, du christianisme byzantin comme religion pour lui-même et pour son peuple. Cependant, dans la mesure où elle interprète aussi cette « conversion » selon l'historiographie que partageaient les princes de l'Europe contemporaine, à savoir comme le reflet de l'entrée des Slaves dans l'histoire de la chrétienté, elle est d'un grand intérêt historique. C'est la *Première Chronique* russe ou *Povest' vremennykh let* (*Chronique des temps passés*) qui nous informe de la prise de Kiev par Oleg dans les années 880-882 : voir *Povest' vremennykh let*, éd. D.S. Likhachev et B.A. Romanov sous la direction de V.P. Adrianova-Peretc, Moscou-Leningrad, éd. de l'Académie des Sciences, 1950, 2 volumes, vol. I, p. 20 (cité désormais PVL). Traduction anglaise *The Russian Primary Chronicle*, trad. S.H. Cross, rév. par O.P. Sherbowitz-Wetzor, Cambridge (Mass.), 1953, pp. 60-61 (cité désormais Cross). Traduction française partielle par R. Marichal dans *Premiers chrétiens de Russie*, Paris, éd. du Cerf, 1966. Il faut prendre garde que les dates, dans la première partie de la chronique, sont inexactes à quelques années près à la suite d'une erreur dans l'utilisation qu'elle faisait d'une source byzantine.

2. M. Rostovtseff, « The Origin of the Russian State on the Dniepr » dans *Iranians and Greeks in South Russia*, Oxford, Clarendon Press, 1922, pp. 210-222.

3. Pour l'origine de ce nom, voir A.P. Vlasto, *The Entry of the Slavs into Christendom*, Cambridge University Press, 1970, p. 239.

empruntaient depuis plus d'un siècle la voie fluviale du Dniepr dans leurs échanges commerciaux avec l'Empire byzantin, s'y étaient implantés en organisateurs et en maîtres. Oleg n'était d'ailleurs pas le premier Varègue à prendre pied à Kiev ; lorsqu'il y arriva, la ville était aux mains de deux aventuriers scandinaves, Askold et Dir, qu'il avait évincés *manu militari*. Une vingtaine d'années avant l'arrivée d'Oleg à Kiev, un chef de clan danois, du nom de Rurik, s'était installé aussi dans le voisinage du lac Ilmen et de la ville commerçante de Novgorod, à l'extrémité nord de la voie fluviale, et il avait pris, apparemment de façon pacifique, la direction des tribus slaves et finnoises qui y habitaient. La *Première Chronique* russe fait d'Oleg un parent de Rurik et affirme que Rurik lui avait légué ses possessions (*knyazhen'ye*) avant de mourir⁴. La prise de Kiev par Oleg apparaît ainsi comme ayant fait partie d'un plan d'ensemble qui avait pour fin d'étendre l'influence politique du clan varègue de Rurik. C'est ce que suggère la *Première Chronique* lorsqu'elle souligne le fait qu'Oleg amena avec lui un jeune garçon nommé Igor qui est désigné comme « fils de Rurik », bien qu'il s'agisse plutôt de son petit-fils. Igor, qui aura la direction du pays de Rus' de Kiev à Novgorod de 913 à 945, sera après Oleg l'artisan de l'unification du pays.

Il n'est guère possible de définir le statut de ce nouvel État dans la terminologie des structures politiques médiévales, tant les situations sont différentes. Ce n'était pas à proprement parler un royaume puisqu'il n'y avait pas de roi. Les vastes plaines orientales ont connu pendant des siècles des sortes de fédérations qui permettaient une grande mobilité dans le gouvernement et pouvaient même facilement se déplacer dans l'espace, donnant lieu à de grandes migrations vers l'ouest. Jusqu'au début du XII^e siècle, les descendants de Rurik et d'Igor exercèrent sur tout le pays une direction collégiale ; l'aîné, au sens généalogique du terme, car ce n'était pas nécessairement le plus âgé, était prince de Kiev ; les autres membres du clan recevaient d'autres villes, de sorte que la position généalogique d'un prince devait correspondre à l'importance de sa ville. A la mort du prince de Kiev, par exemple, tous montaient d'un cran dans l'échelle politico-généalogique et changeaient de cité. Telle est du moins la théorie qu'on trouve en vigueur et stipulée par écrit dans les dispositions testamentaires du prince Yaroslav le Sage qui mourut en 1054⁵.

Cependant, quand le clan devenait trop nombreux, ce système éclatait et engendrait un état d'instabilité politique chronique. C'est ce qui arrivera dans l'État de Rus' au XII^e siècle et que les chroniqueurs ont décrit comme le « conflit des princes ». La Rus' se désintégrera alors pour se scinder en un certain nombre de principautés régionales, dont chacune fut gouvernée par un descendant de Yaroslav. Néanmoins, le fait que ces princes étaient tous issus de la même famille constituait un facteur d'unité, si mince soit-il. Mais aucun des membres du clan proli-

4. P.V.L., p. 19 ; Cross, p. 60.

5. P.V.L., 1054, p. 108 ; Cross, p. 142.

fique de Rurik n'en vint jamais à dominer les autres au point d'instaurer une autorité de type monarchique. L'idée d'une telle unification n'existait pas. Tous portaient le titre de prince (*knyaz*), et le prince de Kiev était habituellement désigné sous le titre de Grand-prince (*Veliki knyaz*). La Rus' ne fut jamais pourtant un royaume ni un duché au sens médiéval ; chaque prince était souverain dans sa ville et nul ne payait de tribut ou d'allégeance à aucun suzerain⁶. En dépit de l'importance de Kiev — que les chroniques décrivent comme la « mère des villes russes »⁷ —, et de la croissance des cités de Novgorod, Tchernigov, Smolensk, Pereïaslavl, Vladimir et Rostov, la Rus' n'était pas une simple fédération basée sur des intérêts commerciaux. Elle avait une unité propre. Ce fut un phénomène politique unique en son genre, caractéristique d'un chassé-croisé d'influences et de l'intense développement culturel qui se produisit dans ces contrées à cette époque.

Rus' : l'origine du nom.

L'origine du mot Rus' a suscité de nombreuses hypothèses. De vives discussions ont opposé les tenants de l'origine varègue et les tenants de l'origine slave. Il semble, tout bien considéré, que les arguments en faveur de l'origine varègue doivent l'emporter⁸. L'auteur des *Annales Bertiniani*, source occidentale du haut Moyen-Age, donne le nom de « Rhos » à un groupe de marchands scandinaves qui, après avoir rendu visite à la cour de Constantinople en 839, furent envoyés par l'empereur à la cour du roi de France Louis le Pieux⁹. Par ailleurs, un écrivain du IX^e siècle, Al-Yaqubi, faisant allusion aux Vikings qui ont pris part à un raid contre Séville en 844, les désigne sous le nom de *ar-rus*¹⁰. Enfin l'empereur byzantin Constantin Porphyrogénète, dans l'exposé qu'il rédigea, au milieu du X^e siècle, à l'intention de son fils, sur les peuples voisins de l'Empire, consacre une section de son étude au voyage commercial qui chaque année vient de « Rhosia » (Rus') à Constantinople. Il distingue nettement, pour désigner les cataractes du cours inférieur du Dniepr, les termes utilisés par les Slaves (Sklavenisti) et ceux employés par les Rus'

6. Pour une discussion plus détaillée de cette question, voir Walter K. Hanak, « The Impact of Byzantine Imperial Thought upon Vladimirian-Jaroslavian Russia » dans *Byzantine Studies*, vol. 8, 11 et 12 (1981, 1984, 1985).

7. L'adjectif « russe », que nous employons ici pour simplifier, est utilisé souvent, dans la traduction de Cross par exemple, pour rendre l'adjectif *russky*, qui est dérivé de Rus'. Il en résulte cependant une certaine confusion, le même mot étant utilisé aussi pour traduire l'adjectif *rossiisky*, qui s'applique à une période beaucoup plus tardive et à une entité politique différente, ainsi que pour traduire l'adjectif moderne *russky*. Pour éviter les confusions, certains auteurs contemporains qui traitent de la Rus' utilisent en anglais le néologisme *Rus'ian* (en français « russe »), et emploient également le mot Rus'. Le terme « ruthène » a pris avec le temps des connotations historico-géographiques diverses et ne convient pas non plus parfaitement.

8. Cf. VI. Vodoff, *Naissance de la chrétienté russe*, Paris, éd. Fayard, 1988, pp. 21, 35-36.

9. Voir *Monumenta Germaniae Historica*, Scriptorum, I, p. 434.

10. Voir Vlasto, *op. cit.*, chapitre 5, note 8, p. 389.

(Rhosisti), ces derniers ne pouvant être dans un tel contexte que les Varègues. Dans le même récit, il fait allusion aux Slaves qui vendent aux Rus' (Rhos) des *monoxylo*, ces bateaux qui étaient fabriqués d'un seul tronc d'arbre¹¹. Il n'y a donc plus à hésiter aujourd'hui : les premiers Rus' étaient des Vikings ou Varègues¹².

Dépassant le problème de l'origine du mot, les historiens se sont demandé à quel groupe national il fallait attribuer la création et la formation de l'État Rus' : aux chefs varègues qui auraient eu l'énergie initiale et le génie politique voulus pour fédérer les peuplades slaves diverses de ces vastes contrées (c'est la thèse des « normanistes ») ou aux tribus slaves qui auraient été en fait déjà sur le point de réaliser leur unité politique au moment où se produisit l'arrivée des conquérants varègues (c'est la thèse des « antinormanistes »)¹³. Le débat s'est ainsi transporté du plan linguistique au plan institutionnel et culturel. Il va de soi que les savants scandinaves tendent à privilégier la première solution, tandis que les historiens russes, aujourd'hui comme hier, se font les hérauts de la deuxième. Une étude objective de la genèse de l'État Rus' fait apparaître que les deux groupes ont contribué chacun de manière vitale à la constitution de l'État naissant par leur rencontre même¹⁴. Sans doute, la famille princière régnante était-elle varègue ; et ses membres demeurèrent conscients de leur origine varègue au moins jusqu'au milieu du XI^e siècle¹⁵ ; mais les deux éléments ethniques, les Slaves et les Varègues, ont commencé très tôt à fusionner. Des Slaves aussi bien que des Varègues étaient membres de la suite militaire des princes, connue sous le nom de *drujina* (mot dérivé du terme slave *drug* qui signifie ami ou compagnon) ; c'est de cette cellule originelle qu'est né le système de gouvernement d'où est issu le nouvel État. Les uns et les autres prenaient ensemble leur part dans les institutions mises en place par les Varègues. On a aussi la preuve de la multiplication rapide des mariages mixtes entre les membres de ces tribus. Aussi finalement, le point le plus important à retenir, c'est le fait que la langue slave a prévalu et, le langage étant un facteur décisif d'identité nationale, les Slaves l'emportèrent sur leurs

11. Constantin Porphyrogénète, *De administrando imperio*, éd. G. Moravcsik, trad. angl. R.J.H. Jenkins, Washington D.C., Dumbarton Oaks Center for Byzantine Studies, 1967, ch. 9, pp. 56-59.

12. On a proposé aussi de faire dériver le mot Rus' du nom d'une tribu iranienne, les Rukhs-As, nom qui aurait été repris par la suite par les Antes slaves. Cette hypothèse très fragile n'est nullement convaincante. Cf. G. Vernadsky, *Ancient Russia*, Yale University Press, 1943, pp. 276-278.

13. Le mot « normaniste » utilisé ici n'a rien à voir avec les recherches sur les Normands qui ont édifié à la même époque un puissant duché dans le Nord de la France ; il y a eu plusieurs branches dans l'expansion des Vikings. Le mot a probablement été forgé en lien avec le terme générique d'« hommes du Nord ».

14. Voir D. Obolensky, *The Byzantine Commonwealth*, Londres, 1971, p. 181 ; et O. Pritsak, *The Origin of Rus'*, vol. I, Harvard Ukrainian Research Institute, 1981, pp. 404-407.

15. PVL, 1054, p. 108 ; Cross, p. 142.

envahisseurs dans la formation des traditions de la Rus', qui peu à peu s'étendront à toutes les tribus slaves¹⁶. Ces données nationales attachées à la formation de l'écriture et de la langue slavonne, d'où sont nées plusieurs des langues slaves actuelles, remontent à la tradition cyrillo-méthodienne qui a ensemencé toutes les cultures slaves.

De quand dater les premiers signes de l'influence chrétienne ?

Dès le IX^e siècle, les Varègues — ou Vikings — au Nord et les Slaves à l'Ouest avaient rencontré, de part et d'autre, le christianisme. Mais ceux qui se fédérèrent au temps d'Oleg pour former l'Etat de Rus' étaient encore païens¹⁷. Cependant, vers le milieu du X^e siècle, il semble que les peuples de la Rus' aient compté déjà un certain nombre de ressortissants convertis au christianisme. Il y avait à Kiev une église chrétienne dédiée à saint Elie¹⁸ et un traité commercial conclu entre la Rus' et Byzance en 944 contient une allusion à des Rus' baptisés et à d'autres non baptisés¹⁹. L'église de saint Elie avait adopté le rite byzantin mais il est difficile de savoir si ce fut en langue grecque ou déjà en vieux slavon²⁰. La *Première Chronique* fait même allusion, au début de l'année 983, à deux chrétiens varègues, un père et son fils, qui ont souffert le martyre pour leur foi parce que le père avait refusé que l'on offre son fils en sacrifice à une idole païenne²¹.

La plus illustre parmi les convertis fut la princesse Olga, femme d'Igor, qui, après la mort d'Igor en 945, régna sur Kiev, exerçant la régence pour son fils Sviatoslav jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge requis en 962. On ne connaît pas la date exacte ni les circonstances du baptême d'Olga, mais il faut probablement le situer en 954 ou 955 en l'église saint Elie à Kiev²², en dépit des dires de la *Première Chronique* russe qui place ce baptême au cours d'une visite de la princesse à Constantinople

16. Cf. Roman Jakobson, « The Byzantine Mission to the Slavs. Report on the Dumbarton Oaks Symposium of 1964 » dans *Selected Writings*, vol. VI, 1, Berlin, éd. Mouton, 1985, pp. 101-114.

17. Ce qu'on a nommé souvent, à tort, la « première conversion » de la Rus' avait résulté d'une audacieuse attaque des Varègues Askold et Dir contre Constantinople en juin 860. Dans leur stratégie destinée à empêcher de nouvelles attaques, les Byzantins avaient tenté de persuader Askold et Dir de se faire baptiser et d'adopter le christianisme. Photius a relaté cet épisode. Cf. *The Homilies of Photius, Patriarch of Constantinople*. éd. Cyril Mango, Cambridge, (Mass.), Harvard University Press, 1958, pp. 184-190. Mais la conversion des envahisseurs fut de courte durée et ils ne tardèrent pas à retourner au paganisme.

18. PVL, 945, p. 38 ; Cross, p. 77.

19. *Ibid.*

20. Voir Vlasto, *op. cit.*, pp. 247-248 ; Obolensky, *op. cit.*, p. 199.

21. PVL, 983, p. 58 ; Cross, p. 95.

22. Vlasto, *op. cit.*, p. 250. Cf. L. de Elissalde Castremont, *Histoire de l'introduction du christianisme sur le continent russe. Vie de sainte Olga*, Paris, éd. Douiot, 1879.

et fait de l'empereur Constantin Porphyrogénète son parrain²³. Il semble qu'Olga ait multiplié les efforts pour persuader son fils Sviatoslav de suivre son exemple et de faire du christianisme la religion de la Rus', mais l'histoire précise que, pour des raisons politiques, il refusa. Olga fut sans doute déçue par le recul de son fils, mais le christianisme continua de gagner du terrain en Rus' ; la *Première Chronique* fait, pour l'année 955, cette remarque : « Lorsqu'un homme désirait être baptisé, on ne l'en empêchait pas, on se contentait de se moquer de lui »²⁴.

Lorsque Vladimir, fils de Sviatoslav, devint prince de Kiev aux environs de 980, par la méthode brutale et efficace qui consistait à liquider ses frères, la Rus' se trouvait isolée à la fois politiquement et culturellement. Les différents peuples de l'Europe étaient en voie d'intégration dans la chrétienté, soit sous l'égide de Rome, soit sous celle de Byzance. Mais l'Empire chrétien était scindé en deux, et, selon la région où l'on se trouvait, il fallait bien choisir. Les Vikings étaient rattachés au rite occidental romain. Les peuples slaves de l'Est européen étaient partagés. Mieszko I^{er}, roi de Pologne, voisin occidental de la Rus', avait adopté le christianisme selon le rite romain en 965 ; le Khan Boris de Bulgarie s'était fait baptiser en 864, et, après quelques hésitations, avait finalement opté pour la juridiction byzantine en 870. L'œuvre de Cyrille et Méthode lui avait fourni une solution lui permettant de sauvegarder à la fois sa spécificité nationale et son autonomie par rapport à Byzance.

L'heure du choix advint un peu plus tard pour le pays de Rus' à son tour, au temps de Vladimir, le troisième petit-fils d'Olga²⁵. Il n'était pas l'aîné mais le cadet, étant né non d'une princesse mais d'une servante. Aussi fut-il moins bien apanagé que ses frères : tandis que l'aîné, Yaropolk, devenait l'héritier de la grande principauté de Kiev et que le dernier, Oleg, recevait la principauté voisine (celle des Drevliens), Vladimir fut envoyé par son père à Novgorod où la population réclamait avec force un prince, d'ailleurs en des termes peu rassurants pour l'avenir de ce dernier. Sviatoslav s'intéressait peu aux régions septentrionales de ses domaines, étant absorbé par ses guerres avec la Bulgarie où il envisagea même de transplanter et de fixer sa capitale. L'épopée russe en Bulgarie se termina par la mort de Sviatoslav, tué en 973 à l'embouchure du Dniepr par les Petchénègues qui l'y guettaient. Une rivalité sanglante

23. PVL, 955, p. 44 ; Cross, p. 82 (voir aussi la note de Cross, n° 62, pp. 239-240).

24. PVL, 955, p. 45 ; Cross, p. 83.

25. Pour rétablir l'histoire véritable des origines du christianisme dans la Rus' du x^e siècle, il faut se reporter aux sources antérieures à l'époque où se crée la légende rapportée dans la *Première Chronique*. Les sources principales sont au nombre de trois : le « Sermon sur la loi et la grâce » du métropolite Hilarion (rédigé vers 1050) ; l'« Eloge de Vladimir », par le moine Jacques d'Altra (la date est controversée : probablement vers 1070, en tout cas antérieure à l'invasion mongole de 1240) ; la « Vie des saints Boris et Gleb », par le moine Nestor (vers 1072). Les données inscrites dans ces documents anciens s'accordent avec les renseignements fournis par les historiens arabes (Yahia d'Antioche, Mas'udi) et avec les sagas scandinaves.

éclata alors entre ses deux fils ; Oleg y laissa la vie et Yaropolk devint seul maître de tout le bassin du Dniepr. Il tourna ensuite ses efforts vers Novgorod pour reconstituer l'unité de l'Etat. Vladimir n'essaya pas de se mesurer avec lui ; il se réfugia en Scandinavie avec son entourage varègue, laissant Yaropolk s'emparer de Novgorod.

Selon l'opinion de Nicolas de Baumgarten²⁶, Vladimir aurait été déjà marié à cette époque à une princesse varègue du nom d'Olava. Il devait avoir une vingtaine d'années, et l'existence qu'il avait menée pendant son séjour à Novgorod avait été marqué par un contact ininterrompu avec ce monde viking dont il était issu. Il s'était lié d'amitié avec le jeune prince norvégien Olaf Tryggwason qui fut souvent son hôte à Novgorod²⁷. Il alla lui-même passer deux années en Scandinavie, menant l'existence d'un Viking, s'informant des méthodes de gouvernement dans ces régions, s'initiant à la culture puisqu'il était bilingue, et découvrant les évangiles à travers Olaf Tryggwason, qui avait adhéré à la foi chrétienne. Mais il ne semble pas qu'il l'ait suivi dans cette voie à cette époque. En revanche, il semble qu'il ait pris part aux expéditions normandes sur les côtes de France et d'Angleterre. Il parvint ainsi à grouper autour de lui une troupe de hardis aventuriers, et revint avec eux en Russie afin de disputer à son frère Yaropolk l'héritage paternel.

La lutte entre les deux frères fut courte et décisive ; elle se termina, selon les mœurs du temps, par l'assassinat de Yaropolk et l'avènement au pouvoir de Vladimir, probablement en 978 (quoique la date officielle acceptée soit 980). La victoire de Vladimir semble avoir été préparée ou facilitée par un mouvement d'opinion hostile à Yaropolk, et ceci nous ramène à la lutte des deux partis, chrétien et païen, qui s'affrontaient à Kiev. Yaropolk, selon toute vraisemblance, était favorable aux chrétiens ; élevé par sa grand-mère Olga, il était marié à une Grecque chrétienne, une prisonnière ramenée par Sviatoslav de ses campagnes sur le Danube. Aussi, quand les chroniques parlent vaguement de la tolérance de Yaropolk à l'égard des chrétiens, on peut supposer que sans être lui-même devenu chrétien, il avait pour eux une inclination réelle, et l'historien Goloubinski²⁸ n'hésite pas à supposer que la christianisation de la Russie aurait pu être l'œuvre de Yaropolk s'il avait régné plus longtemps. Vladimir, au contraire, semble s'être appuyé sur la réaction païenne. Ainsi s'explique l'ardeur qu'il mit, selon les chroniques, après s'être emparé de Kiev, à relever les sanctuaires païens, et même à ériger à

26. Cf. N. de Baumgarten, « Saint Vladimir et la conversion de la Russie » dans *Orientalia Christiana Analecta*. XVII (1932), n° 79, 136 pages et « Aux origines de la Russie » dans *Orientalia Christiana Analecta* XXIV (1939), n° 119, 88 pages. Les conclusions contenues dans les divers ouvrages de N. de Baumgarten ont été résumées en sept points par M. Jugie, *Le schisme byzantin*, Paris, éd. Lethielleux, 1941, pp. 178-179.

27. Cf. N. de Baumgarten, « Olaf Tryggwason, roi de Norvège et ses relations avec saint Vladimir de Russie » dans *Orientalia Christiana Periodica*, vol. XXIV (1931), n° 73, 37 pages.

28. E. Goloubinski, *Histoire de l'Eglise russe* (en russe), vol. I, Moscou, 1880.

grands frais de nouvelles idoles. Il est très vraisemblable que c'était là une manœuvre politique pour affermir son pouvoir au début de son règne, plutôt que l'effet de convictions personnelles, car de tout ce qu'on sait de la mentalité de Vladimir à cette époque, rien n'indique qu'il fût un adorateur des dieux païens. Une fois encore, il apparaît qu'il s'agissait là d'une question politique. L'unité de l'Etat de Rus' en formation aurait pu se faire dans un certain pluralisme religieux, comme ç'avait été le cas dans les divers empires des steppes aux siècles précédents, mais les liens grandissants avec la chrétienté imposaient des choix qui allaient être bientôt inéluctables et entraînaient une transformation profonde des conceptions culturelles et religieuses.

En évoquant la personnalité du nouveau Grand-prince de Kiev, il faut écarter les détails croustillants fournis par les chroniques au sujet de la vie qu'il aurait menée avant sa conversion. Ces récits inventés plus tard étaient destinés à souligner le grand changement opéré en lui par la grâce du baptême ; de plus, les historiens russes l'ont remarqué depuis longtemps, les chroniqueurs voulaient tracer un parallèle entre Vladimir et Salomon, auquel ils comparaient leur héros, et ce sont des réminiscences bibliques qui ont inspiré le récit d'un harem de huit cents femmes qu'aurait possédé le prince de Kiev. Les patientes recherches de N. de Baumgarten ont réduit à cinq ou six le nombre de femmes qu'on peut réellement attribuer à Vladimir avant le mariage byzantin qui allait sceller sa conversion au christianisme²⁹.

Contrairement à la légende, il est même fort possible que ces femmes aient joué un rôle dans son adhésion au christianisme. La plupart d'entre elles, sinon toutes, semblent en effet avoir été des chrétiennes. On peut penser que ce fut le cas de la varègue Olava, de Rogniéda, autre Varègue, fille du prince de Plotzk, de la belle Grecque veuve de Yaropolk, que Vladimir s'appropriâ après l'assassinat de son frère, d'une Tchèque, d'une ou peut-être deux Bulgares ramenées des campagnes de Vladimir en Bulgarie. Il se pourrait peut-être même, selon N. de Baumgarten, que les deux fils préférés de Vladimir, Boris et Gleb, destinés à tomber tous deux victimes d'un fratricide au lendemain de la mort de leur père et dont la tradition fera les deux premiers saints russes, que l'on regarde le plus souvent comme les fils d'Anne Porphyrogénète, soient nés d'un mariage bulgare.

L'entrée du nouvel Etat dans une chrétienté encore indivise

Ce que nous savons aujourd'hui des relations de Vladimir avant sa conversion suffit pour faire comprendre qu'il savait certainement à quoi s'en tenir sur la religion chrétienne, et qu'il n'avait nul besoin d'y être initié par un « philosophe » de passage, comme le veut la légende.

29. Cf. N. de Baumgarten, « Généalogies et mariages occidentaux des Rurikides russes du x^e au xiii^e siècle » dans *Orientalia Christiana Analecta*, IX (1927), n^o 35, 96 pages.

Remarquons que cette légende, selon la version aujourd'hui admise par les érudits, n'est que l'écho ou la réplique d'un récit analogue rattaché, un siècle plus tôt, à la conversion du roi Boris de Bulgarie. On la retrouve même déjà esquissée dans la *Vie de Constantin*, écrite vers 870 à Ochrid peu après la mort de ce dernier³⁰.

En réalité, Vladimir ne fut pas le premier à engager le nouvel Etat dans la voie que suivait alors toute l'Europe orientale. Cette voie, c'était l'entrée dans le circuit de la chrétienté, la multiplication des échanges avec les princes et l'adoption d'institutions nouvelles telles qu'il s'en formait alors en Pologne, et jusqu'en ces pays du Nord où Vladimir avait noué ses premières relations. L'action centralisatrice et disciplinaire du christianisme ne pouvait pas ne pas attirer l'attention du prince. Le nouvel Etat slave était encore, au temps de Sviatoslav, assez flottant pour que ce dernier ait pu songer à se transporter avec ses Varègues plus au sud et ait cherché à s'installer dans la vallée du Danube. Ce plan avait échoué : dans la lutte entre les Bulgares et l'empire byzantin il n'y avait pas de place pour un nouveau compétiteur. En revanche, la principauté kiévienne, tenant tout le cours du Dniepr et s'étendant vers l'est jusqu'aux confins du bassin de la Volga, formait une puissance qui n'attendait que le prince capable d'en faire un Etat. Ce fut le rôle dévolu à Vladimir. Vladimir fut sans doute un grand souverain avant d'être un grand chrétien ; la christianisation de son pays dut lui apparaître comme une œuvre de progrès et de stabilisation politique avant même que les convictions chrétiennes aient pénétré plus profondément son âme.

Les historiens ont été enclins à se demander si Vladimir avait cherché à entrer de préférence dans l'obédience de Rome ou dans celle de Byzance. Il est évident que cette question même révèle une attitude d'esprit résultant des ruptures ultérieures. Loin de choisir entre les parties, il est vraisemblable que Vladimir ait cherché à établir le plus de relations qu'il lui fût possible. La chrétienté était une dans sa foi et indivise. C'est à cette foi qu'il a adhéré et c'est la grande leçon que nous devons retenir en cette année du Millénaire. L'Eglise russe peut se souvenir que son entrée dans le concert chrétien s'est faite sous le signe de l'union avec tous et c'est sans doute cette circonstance qui a favorisé la création d'un grand univers culturel nouveau, slave d'expression, qui put puiser également aux sources vives de l'Orient et de l'Occident chrétiens, même s'il est avéré qu'il reçut davantage de la tradition grecque que de la tradition latine.

La décision par Vladimir de recevoir lui-même le baptême est le signe de la sincérité de son adhésion à la foi et il est significatif qu'il ait voulu donner à son baptême un caractère personnel, anticipant sur la cérémonie publique de plongée des idoles au fond du Dniepr. Olaf Trygvason, qui avait établi des relations avec Byzance, était revenu par Kiev au début de l'année 987, accompagné d'un évêque nommé Paul. N. de

³⁰. Cf. F. Dvornik, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague, coll. « Orbis » 1933, pp. 359-370.

Baumgarten a émis l'hypothèse que cette visite avait pu jouer un rôle dans les plans de Vladimir et que la décision du baptême a pu être prise à l'occasion de cet important voyage. L'empereur byzantin était à l'époque Basile II, dont la situation était gravement menacée par un rival qui prétendait au trône impérial, Bardas Phocas. Après une campagne victorieuse contre la Pologne, après une série de campagnes brillantes contre tous les ennemis intérieurs ou extérieurs, Vladimir s'était joint aux Bulgares dans leur lutte contre Byzance. Il semble que ce fut à l'appui de ces alliés russes que les Bulgares durent leur victoire sur les troupes byzantines en 986 à la porte Trajane. Rien ne faisait prévoir que les relations de Kiev et de Byzance puissent être autres qu'hostiles. Cependant, en 987, Vladimir recevait de Byzance la proposition de prêter un appui militaire à l'empire alors menacé de toutes parts. Non seulement la guerre de Bulgarie prenait un caractère désastreux, mais de plus la révolte de Bardas Phocas en Asie Mineure mettait la Ville impériale elle-même sous le coup des plus graves dangers. Dans ces conditions, Byzance faisait appel à des troupes mercenaires, et ce fut l'origine des tractations entre Vladimir et les empereurs Basile II et Constantin VIII.

Vladimir accorda son soutien à prix d'or : il n'exigeait pas moins que le mariage avec Anne, la sœur de l'empereur³¹. Un tel mariage était contraire au protocole de la cour de Byzance, qui normalement n'autorisait pas les membres de la maison impériale à épouser des étrangers. Mais un traité d'alliance fut conclu en bonne et due forme, probablement à la fin de l'été 987 ; Vladimir fit alors en sorte d'expédier six mille mercenaires varègues à Constantinople. Leur intervention sauvera l'empereur. Bardas Phocas sera finalement défait à la célèbre bataille d'Abydos au printemps 989, et sa rébellion fut sans lendemain.

Il semble raisonnable de penser que Vladimir fut baptisé à Kiev dans les premiers jours de l'année 988³². Ce baptême personnel fut

31. Bien que le fait ne soit établi nulle part, l'accord entre le prince Vladimir et Basile II doit avoir comporté de la part de Vladimir la promesse de recevoir le baptême. Il est impensable que l'empereur ait autorisé sa sœur à épouser un païen, et Vladimir était presque certainement décidé à se faire baptiser.

32. Reste à savoir où, à quelle date exacte et par qui Vladimir reçut le baptême. Selon PVL, il a été baptisé à Kherson en Crimée en 989 (PVL 988, pp. 75-77 ; Cross, pp. 111-113). Pour une analyse détaillée de la « légende de Kherson » (née au XII^e siècle), cf. A. Poppe, « The Political Background to the Baptism of Rus' » dans *Dumbarton Oaks Papers* 30 (1976), pp. 207-224. La légende répond en fait au mythe ancien des Russes de pouvoir dominer le littoral de la mer Noire et de régner sur la terre, convoitée par de nombreux conquérants, de la Crimée. De là la décision prise effectivement par Vladimir d'occuper Kherson, cité byzantine, et celle de transférer à Kiev les reliques de saint Clément, « découvertes » par Constantin-Cyrille à Kherson. La légende, pour sa part, rapporte que Vladimir assiégea Kherson, mais leva le siège quand l'empereur lui accorda la main de la princesse Anne. En réalité, Vladimir était déjà baptisé quand il mit le siège devant Kherson, et G. Vernadsky a bien démontré que son baptême eut lieu à Kiev. Selon VI. Vodoff, *op. cit.*, pp. 78-80, Vladimir fut baptisé dans sa ville en l'église Saint-Elie en janvier 988, probablement le 6 janvier, jour de l'Épiphanie, ou bien en la fête de saint Basile. Vladimir prit le nom chrétien de Basile en l'honneur de l'empereur Basile II, dont il se préparait depuis un certain temps sans doute à devenir le gendre. L'empereur fut-il le parrain du néophyte, comme on le dit généralement ? Cela supposerait que l'accord politique avec Byzance avait précédé le baptême et aurait été

bientôt suivi par le baptême collectif d'un grand nombre de ses sujets dans le Dniepr au début de l'année 988³³ : c'est cette date qui est retenue pour marquer le baptême de la Rus' et qui a déterminé la date de la célébration du Millénaire³⁴.

La légende du baptême à Kherson

Selon la légende, Vladimir aurait décidé, pour recevoir le baptême, de s'adresser aux Grecs. Mais il s'y prend d'une manière étrange : avant d'être baptisé, il leur déclare la guerre, pénètre avec son armée en Crimée et s'empare après un long siège, de la ville de Kherson. De là il somme les deux empereurs alors régnant à Constantinople, Basile et Constantin, de lui accorder la main de leur sœur la princesse Anne et promet, en retour, de devenir chrétien. Hésitation des deux empereurs, répugnance de la princesse porphyrogénète ainsi sacrifiée à un barbare, hésitation de Vladimir lui-même qui semble se dédire au dernier moment, mais est frappé de cécité dont il ne sera guéri que dans les fonds baptismaux. Tout ceci se termine par le baptême du prince à Kherson, son mariage, et sa rentrée triomphale à Kiev, suivi d'un clergé grec qui procède aussitôt au baptême de toute la population citadine, d'une manière assez sommaire : hommes, femmes et enfants entrent jusqu'au cou dans le Dniepr, tandis que sur la rive le clergé célèbre l'office baptismal.

négocié au cours de l'année 987. Enfin, par qui Vladimir fut-il baptisé ? Peut-être par l'évêque byzantin de Kherson, venu pour la circonstance. Ou bien, comme l'a suggéré N. de Baumgarten, par un prêtre varègue (donc Rus'), l'aumônier d'Oleg — dans ce cas, Vladimir aurait été baptisé selon le rite latin — ou plus probablement par l'évêque grec Paul qui accompagnait ce dernier et qui fut peut-être le mandataire de Byzance dans les négociations qui conduisirent à l'accord militaire.

33. Puis le prince déjà chrétien aurait préparé son expédition militaire, et serait arrivé à temps pour prendre part, aux côtés de ses alliés impériaux, à la grande bataille de Chrysopolis (Scutari), qui peut être datée, selon toute vraisemblance, de l'été de 988. Ce fut une brillante victoire, qui raffermirait le trône impérial et la dynastie macédonienne, et Vladimir eut pleinement droit à la gratitude des souverains qui étaient peut-être déjà ses beaux-frères. Du moins peut-on interpréter ainsi les passages des écrivains grecs Kedrenos et Zonaras, qui mentionnent l'aide militaire des Russes en notant qu'elle avait été assurée par l'alliance matrimoniale entre le Prince Vladimir et la princesse Anne. N. de Baumgarten soutient que le mariage avait dû avoir lieu dès l'arrivée de Vladimir (déjà chrétien) à Constantinople et avant l'embarquement des troupes pour la côte d'Asie mineure où se déroula la campagne. Il faut avouer que le silence complet des chroniques sur la cérémonie nuptiale (qui dut pourtant être très brillante) doit quelque peu nous embarrasser. Mais, à défaut de preuves du contraire, on peut accepter l'idée que Vladimir prit part à la bataille de Chrysopolis déjà en qualité de beau-frère impérial. La victoire de Chrysopolis fut suivie, au printemps de 989, par celle d'Abydos, où furent écrasés les séditeux. Vladimir y prit-il part aussi ? C'est l'avis de N. de Baumgarten, qui place après cette bataille la brouille des empereurs avec leur allié Rus', le refus qu'on lui fait de le laisser emmener la princesse Anne, et la rancune de Vladimir qui le pousse à se venger de cette insulte en allant attaquer Kherson.

34. Le baptême de la population kiévienne, effectué par Vladimir dans tous les cas après son retour de Chernosèse, n'a donc pu avoir lieu avant mai ou juin de l'année 989 ; la date de 988, conservée par la chronique, est erronée, quoique officiellement admise en Russie jusqu'à nos jours.

Cette légende a été admise sans critique pendant des siècles, malgré son absurdité et l'in vraisemblance de la conduite prêtée à Vladimir. On ne semblait même pas remarquer combien ce récit fantastique, qui présentait la Russie kiévienne et son prince comme absolument ignorants du christianisme, cadrait mal avec d'autres traditions transmises par les mêmes chroniques, l'histoire de sainte Olga d'une part, mais aussi les incidents des règnes d'Igor et de Sviatoslav, et enfin la légende qui faisait venir l'apôtre saint André sur les rives du Dniepr. Rappelons que le premier à défricher consciencieusement ce terrain broussailleux fut le grand historien de l'Église russe, le professeur Goloubinski. Parmi les ouvrages de première importance qui ont contribué à rétablir les faits historiques, il faut mentionner aussi les travaux de l'académicien Chakhmatov, qui ont prouvé que ce tableau du baptême en Chersonèse provient d'une légende populaire née environ un siècle après la conversion de Vladimir, et que la « légende de Kherson » aurait été un jour intercalée dans la chronique par un auteur peu soucieux des contradictions qu'il introduisait entre son récit et ceux des chroniqueurs antérieurs.

Si l'on s'appuie sur les données de l'histoire, on peut supposer que les événements se déroulèrent de la manière suivante : Vladimir, revenu à Constantinople, après la brillante campagne d'Asie, se prépara au départ définitif, mais la princesse Anne, soutenue par ses frères, refusa de le suivre. Vladimir voulut tirer vengeance de cet outrage, mais ne put s'attaquer à la Ville impériale elle-même ; il s'embarqua avec ses Varègues, regagna la côte septentrionale de la Mer Noire, attaqua les provinces byzantines de Crimée et mit le siège devant Kherson. La ville lui fut livrée par un acte de trahison, dont les chroniques russes ont conservé le souvenir. Maître de cette place importante, Vladimir négocia avec l'empire qui traversait de nouveau des heures graves par suite d'une nouvelle sédition en Asie Mineure et d'un nouvel échec en Bulgarie. Dans ces conditions, l'empereur se montra conciliant : la princesse Anne se rendit à Kherson avec sa suite et Vladimir, pacifié, rendit la ville à ses beaux-frères. Puis c'est le retour à Kiev, le baptême de la population urbaine, la destruction des idoles dans tout le pays, et le baptême offert, ou plutôt imposé à tous, parfois non sans violence, surtout à Novgorod. Les chroniques russes ont conservé le souvenir de certains lieutenants de Vladimir qui baptisaient par le fer et le feu.

Les origines de la hiérarchie kiévienne

Qui furent les prêtres qui baptisèrent cette population ? Peut-être des Grecs que la princesse Anne avait amenés dans sa suite, ou bien des prêtres de Kherson que Vladimir aurait ramenés de Crimée à cette fin : dans les deux cas il s'agit de prêtres de rite byzantin. Les anciens chroniqueurs fournissent à cet égard des données assez précises. Mais ils gardent le silence sur la présence d'évêques. Les premières mentions d'évêques n'apparaîtront que plus tard. Aussi la fondation hiérarchique

de l'Eglise de la Rus' soulève-t-elle des problèmes dont la solution définitive n'est pas encore acquise de manière irréfutable.

Les sources byzantines ne répandent aucune lumière sur la question. Leur silence étonne à juste titre les historiens, car il est étrange que les écrivains ecclésiastiques de Byzance n'aient pas songé à glorifier cette mission apostolique de leur Eglise. Comment, alors qu'on avait soigneusement consigné, un siècle auparavant, un fait aussi insignifiant que la conversion d'une obscure tribu barbare, l'établissement d'une Eglise fille de Byzance dans un grand Etat a-t-elle pu ainsi ne pas retenir l'attention ni susciter un acte de fierté ? Ce silence ne peut être que voulu et les historiens russes en cherchent depuis longtemps la raison : ils s'accordent à supposer que l'organisation primitive de l'Eglise de Rus' ne fut pas l'œuvre directe de Byzance, malgré la tradition officiellement admise qui fait instaurer la hiérarchie ecclésiastique de Kiev par un métropolite grec envoyé à Vladimir.

Les historiens qui ont contesté l'origine directement byzantine du premier épiscopat kiévien ont suggéré trois hypothèses : ou bien que l'Eglise de la Rus' fut sous l'autorité de l'archevêque bulgare d'Ochrid, ou bien qu'elle se trouva sous le contrôle d'un archevêque autonome dont le siège était Tmutorokan, ou même qu'elle aurait accepté la juridiction du pape³⁵. Le plus probable est cependant que, dès ses débuts, l'Eglise de la Rus' ait été sous la juridiction d'un métropolite désigné par le patriarche de Constantinople. Cette situation est attestée à partir de 1037, date de l'intronisation du métropolite Théopempte³⁶ et elle durera dès lors pendant des siècles. C'est de cette date que commence la filiation historiquement prouvée des métropolitains de Kiev, chefs de l'Eglise de Rus' et eux-mêmes subordonnés hiérarchiquement au patriarche de Constantinople. Pour toute la période antérieure, les données des anciennes chroniques demeurent vagues et discutables. L'hypothèse la plus généralement admise est que les premiers évêques avaient été ordonnés par l'archevêque grec de Chersonèse, qui aurait ensuite conservé pendant un demi-siècle une sorte de juridiction sur l'épiscopat de Russie. Dans ce cas, l'érection d'un siège métropolitain à Kiev aurait eu pour but de rattacher directement une Eglise de Rus' déjà fortement organisée au patriarche de Constantinople³⁷.

35. Pour un résumé et une analyse des témoignages et des arguments, voir Vlasto, *op. cit.*, pp. 268-281.

36. PVL, 1039, p. 103 ; Cross, p. 138.

37. On est pourtant embarrassé pour expliquer la mention d'évêques inconnus qui apparaît dans les chroniques à quelques occasions, en particulier lors de la canonisation des deux fils de Vladimir, les princes Boris et Gleb (en 1020 ou 1026), et ces évêques portent tantôt des noms grecs, tantôt des noms slaves. Il est même probable que les Grands-princes de Kiev ont dû lutter très tôt pour obtenir la nomination d'archevêques autochtones. Il y a aussi dans une chronique occidentale la mention à la date de 1018 d'un archevêque latin de la Rus'. Goloubinski a supposé que pendant un demi-siècle, jusqu'à 1037, l'Eglise de la Rus' avait pu avoir pour chef un métropolite siégeant à Péréiaslavl (sur le Dniepr, à environ 95 kilomètres au sud de Kiev) : cette hypothèse est basée sur le fait que plus tard les titulaires du siège épiscopal de Péréiaslavl portèrent quelque temps le titre honorifique de

Les relations de l'Eglise de la Rus' avec l'Occident romain

Il est certain que Vladimir resta jusqu'à sa mort en rapports beaucoup plus étroits avec l'Occident qu'avec Byzance. Tout d'abord on n'a aucun indice qu'il ait eu quelque relation que ce soit avec celle-ci après son mariage. Tout porte à croire que ces relations furent plutôt froides. Après la mort de la princesse Anne, Vladimir, déjà quinquagénaire s'est, à ce qu'il semble, remarié avec une princesse allemande. Tous les mariages des enfants du prince Vladimir furent des alliances avec les cours occidentales. Le prince Sviatopolk, qui troubla les dernières années de son père par une tentative de sédition et qui devait plus tard faire égorger trois de ses frères pour s'emparer du trône, épousa une fille du roi de Pologne. Yaroslav le Sage était marié à Inguigerde de Suède ; ses trois filles devinrent reines de France, de Hongrie et de Norvège, ses deux fils aînés épousèrent des princesses occidentales, le troisième seul une princesse byzantine. Le fils de ce dernier, Vladimir II Monomaque, marié à la fille du roi Harold d'Angleterre, eut une fille qui épousa en secondes noces l'empereur allemand Henri IV. Un simple coup d'œil sur ces alliances matrimoniales suffit pour faire comprendre combien les liens de Kiev avec l'Europe occidentale étaient étroits. Or ces liens furent noués dès le règne de Vladimir.

L'incertitude qui plane sur les origines de l'épiscopat de la Rus' de Kiev, d'une part, et les indices d'influence occidentale que nous venons de mentionner, d'autre part, ont fait naître l'idée que l'Eglise de la Rus' avait bien pu chercher à établir des liens directs avec Rome. Selon N. de Baumgarten, la création des sièges épiscopaux aurait eu lieu, comme l'ont établi aussi les historiens russes, en 991, lors de la visite des délégués du pape Jean XV, que Vladimir reçut cette année-là à Kiev « avec les plus grands honneurs et affection », selon les termes mêmes des chroniques russes³⁸. L'ambassade envoyée par le pape Jean XV au Grand-

métropolitain, sans qu'on puisse expliquer autrement l'origine de cette distinction (Goloubinski, *op. cit.*, tome I, pp. 285-287). A l'objection qu'il serait étrange qu'on ait érigé en métropole une petite ville de province et non la capitale du pays, Goloubinski répond qu'il se serait agi peut-être de donner au chef de l'Eglise une situation indépendante en lui créant une sorte de petit fief. Ceci n'était guère, il est vrai, dans les habitudes byzantines, mais l'hypothèse semble plus défendable si l'on songe que l'Etat Rus' de l'époque vladimirienne était encore à demi-varègue, bâti sur des modèles occidentaux plutôt que byzantins. L'idée d'un fief épiscopal serait à rapprocher d'autres indices qui permettent d'affirmer des influences occidentales dans l'organisation primitive de l'Eglise russe : il suffit de mentionner la dime qui fut introduite par Vladimir pour subvenir aux besoins de l'Eglise, sur le modèle de l'Europe médiévale et contrairement aux coutumes byzantines. Par ailleurs, les nombreuses traces du droit canonique occidental dans la législation primitive de l'Eglise russe ont été démontrées par les travaux de canonistes russes tels que Souvorov. Une autre hypothèse peut être avancée pour expliquer la présence d'un évêque à Pereïaslavl : la ville était de longue date le lieu de résidence en pays slave de l'archevêque de Tmutorokan.

38. Cette ambassade du pape serait peut-être la deuxième, car les chroniques en mentionnent une autre que Vladimir aurait reçue à Kherson avant de revenir à Kiev. Peut-être les chroniqueurs ont-ils dédoublé l'ambassade de 991 ; dans tous les cas, cette dernière est avérée et fut suivie pendant tout le règne de Vladimir, de relations étroites avec le Saint-Siège. La première ambassade du pape apporta à Vladimir, parmi d'autres présents, des reliques de saints ; Goloubinski a supposé que parmi ces saintes reliques se trouvait le chef

prince Vladimir est un fait assez éloquent par lui-même. Une brève mention des chroniques nous apprend que Vladimir envoya à son tour une ambassade au Saint-Siège : le retour des ambassadeurs est signalé à la date de 994. Six ans plus tard, en l'an 1000, c'est une ambassade du pape Silvestre II qui est accueillie à Kiev, et l'année suivante des envoyés de Vladimir rendent cette visite à Rome. En 1007, Vladimir accueille avec la plus grande cordialité saint Bruno de Querfurt (Boniface), qui passe par Kiev pour aller évangéliser les Petchénègues. On voit donc que malgré l'extrême pénurie des informations on peut parler avec certitude de rapports assidus et cordiaux entre le Saint Siège et Kiev, tout au moins jusqu'à la mort de Vladimir (1015). Le reste n'est que conjectures.

Il faut citer aussi un fait isolé que rapporte un écrivain du XVIII^e siècle d'après un vieux manuscrit russe perdu depuis : en 1021, le grand prince Yaroslav se serait adressé au Pape Benoît VIII pour lui demander un archevêque et Rome aurait nommé à cet effet un Bulgare du nom d'Alexis mais ce dernier n'aurait pu surmonter l'opposition du clergé grec³⁹. Faute d'autres témoignages à l'appui, l'authenticité de ce fait reste douteuse. Ce n'est qu'en 1073 qu'on voit une démarche, positivement attestée, pour rattacher l'Eglise de la Rus' à Rome : le grand prince Iziaslav, fils de Yaroslav, chassé de Kiev par ses frères, s'adresse à l'empereur Henri IV et au pape Grégoire VII pour leur demander secours, et il envoie son fils à Rome pour déclarer son obédience au Saint-Siège. Une dizaine d'années plus tard, l'anti-pape Clément III (Guibert de Ravenne) s'adresse à Kiev en exhortant le métropolite Jean (II ?) à l'union, mais ce dernier, en bon Grec, lui répond de s'adresser à Constantinople ; la démarche de l'anti-pape avait probablement été inspirée par les négociations antérieures de Grégoire VII avec Iziaslav de Kiev. On ne trouve rien d'autre en fait d'informations précises sur les relations entre Rome et Kiev jusqu'à la fin du XI^e siècle, sauf que ces relations furent généralement cordiales jusque bien après le schisme de 1054⁴⁰. Mais il n'existe aucune trace du souvenir d'une juridiction romaine dans le passé. Les auteurs qui ont prétendu soutenir une telle thèse n'ont fait que prendre leurs désirs pour des réalités.

de saint Clément, qui est généralement supposé avoir été donné à Vladimir par son beau-frère l'empereur Basile. Rappelons que les restes du pape-martyr saint Clément avaient été trouvés en Tauride par saint Cyrille et rapportés par lui à Rome en 867 ; selon quelques indications, le chef, détaché du reste du corps, aurait été remis à Constantinople, et c'est de cette précieuse relique que l'empereur Basile aurait fait don à son beau-frère, qui l'emporta à Kiev, où elle fut depuis l'objet de la plus grande vénération. L'hypothèse de Baumgarten selon laquelle ce don aurait été fait à l'initiative du pape est sans fondement. Mais cette référence rituelle aux reliques de Clément, manifeste l'attachement que gardait la nouvelle Eglise au souvenir du pape martyr. En 1145, le nouveau métropolite Clément Smoliatitch reçut la chirotonie épiscopale avec l'imposition des reliques de saint Clément. Cf. P.P. Lozovei, *De metropolitatum Kioviensium potestate (988-1596)*, Rome, 1962, p. 32. Cf. ci-dessous note 43.

39. Texte cité par M. Jugie, « Les origines romaines de l'Eglise russe », dans *Echos d'Orient*, n° 187.

40. Voir l'étude de B. Leib, *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI^e siècle*, Paris, 1924.

L'hypothèse bulgare

C'est ici que nous devons parler de l'hypothèse avancée il y a trois quarts de siècle par l'historien M. Prisselkov⁴¹. Selon lui, l'Eglise de la Rus', à ses débuts, aurait été rattachée à l'archevêché autocéphale de Bulgarie. Cinquante ans plus tard, l'érection du siège métropolitain de Kiev par Yaroslav et l'intronisation sur ce siège du Grec Théopempte auraient été le signe du rattachement définitif et direct de ce siège à Byzance. Cette hypothèse a trouvé assez mauvais accueil en Russie ; on l'a vivement combattue, mais à vrai dire elle semblait surtout désagréable à l'orgueil national russe ; en ces années d'avant-guerre où parut l'ouvrage de Prisselkov, il semblait humiliant aux Russes de rattacher les origines de leur imposante Eglise à celle de la Bulgarie, pour laquelle on avait une affection protectrice un peu dédaigneuse. Déjà Goloubinski avait soutenu que la plupart des prêtres que Vladimir avait fait venir pour exercer les fonctions pastorales devaient être des Bulgares ou d'autres Slaves occidentaux ; les prêtres varègues ne devaient pas être nombreux, et leur influence ne pouvait s'exercer que sur l'entourage du prince et non sur la population purement slave, dont ils ne pouvaient posséder parfaitement la langue ; cet obstacle de la langue avait dû entraver aussi l'action des prêtres grecs. Au contraire, il y avait communication de langage entre les peuples slaves. Prisselkov n'a fait qu'étendre au domaine juridique un fait déjà constaté par Goloubinski au plan culturel. Les livres liturgiques et toute la littérature classique ecclésiastique venaient de Bulgarie, dans la version cyrillienne déjà répandue chez les Slaves de l'ouest. La formation de la littérature chrétienne en langue slave remonte aux XI^e et XII^e siècles. Il y eut un contact incessant entre Kiev et la Bulgarie dès l'époque de Sviatoslav. L'idée avait même pu surgir à un moment d'une fusion des deux Etats. Les relations de Kiev avec les Slaves de tout le bassin du Danube sont incontestables quoique encore mal étudiées. Les lettres, le langage écrit, ne pouvaient venir que de là, et fort probablement à une époque antérieure au baptême officiel de la Russie. Il serait trop précis d'affirmer, comme l'a fait le P. Jugie, que les livres liturgiques slaves ont été apportés en Russie par les réfugiés bulgares après la destruction de leur royaume, en 1018, par Basile II. Il est plus facile de croire à des emprunts faits à une Eglise bulgare encore florissante, mais à demi dépendante de Byzance depuis que son chef avait été réduit au rang d'archevêque⁴², et que ce fut précisément la ruine de la Bulgarie qui poussa Yaroslav à un accord définitif et direct avec Byzance. Notons à ce propos la signification possible de l'envoi à Vladimir des reliques de saint Clément, si intimement liées au souvenir de saint Cyrille. C'était peut-être un rappel de l'œuvre fondatrice du grand apôtre des Slaves. Il faut citer

41. M. Prisselkov, *Histoire religieuse et politique de la Russie kiévienne aux X^e-XII^e siècles* (en russe), Saint-Petersbourg, 1913.

42. Après la première conquête de la Bulgarie par l'empereur Jean Tzimiscès (971-973), le patriarche bulgare avait déjà dû résigner son titre et prendre celui d'archevêque ; cet état de choses ne s'établit définitivement qu'après la deuxième conquête du pays par Basile II (1018).

à ce propos un fait postérieur, mais très curieux : quand il fut question en 1147 de nommer à Kiev un métropolite russe autocéphale, sans avoir recours à Byzance, l'assemblée d'évêques russes procéda à l'élection de Clément Smoliatitch et déclara avoir le pouvoir de le faire, comme possédant le chef de saint Clément, avec lequel on pourrait consacrer l'élu⁴³.

Ajoutons encore qu'en admettant un lien étroit entre l'Eglise de Kiev et celle de Bulgarie, on éclaire d'une lumière imprévue le récit douteux mentionné plus haut, celui de l'envoi par Rome à Yaroslav, en 1021, d'un archevêque bulgare. Après l'effondrement de la Bulgarie en 1018 et la subordination complète de son Eglise à Byzance, y aurait-il eu une tentative d'instaurer à Kiev, sous les auspices du Saint-Siège, une hiérarchie de même origine, donc indépendante de Byzance ? Le fait n'est pas impossible. Mais il faut constater qu'il n'eut pas de suite.

Mais revenons aux arguments dont Prisselkov étayait sa thèse. Selon lui, cet archevêque Jean qui apparaît dans l'histoire de la canonisation des princes Boris et Gleb, en 1020 (ou 1026), était précisément l'archevêque Jean d'Ochrid, chef de l'Eglise bulgare à ce moment. Prisselkov fait observer aussi que le nom de Boris porté par le fils de Vladimir était certainement bulgare, et que les princes Boris et Gleb avaient reçu à leur baptême les noms chrétiens de Romain et David, très probablement en l'honneur des deux princes bulgares qui luttaient, à l'époque de Vladimir, contre Byzance. Ce sont ces indices d'affinité bulgare qui ont conduit certains à supposer que Boris et Gleb étaient issus du mariage de Vladimir avec une Bulgare mais par la suite il n'aurait pas été permis d'en parler. Mais Prisselkov écarte cette supposition et s'en tient à l'ancienne tradition beaucoup plus vraisemblable, qui voit en Boris et Gleb les enfants de la princesse Anne ; on comprend mieux dans ce cas, pourquoi ces deux princes jouissaient d'une situation privilégiée à la cour de leur père malgré la présence des frères plus âgés, et pourquoi, pendant les troubles qui suivirent la mort de Vladimir, le fraticide Sviatopolk, désireux d'empêcher de s'emparer du trône, songea tout d'abord à faire assassiner ces deux rejetons d'une alliance impériale, alliance qui faisait de Boris et de Gleb les propres neveux de l'empereur d'Occident⁴⁴. Mais même si nous admettons

43. Voir ce texte étrange dans Goloubinski, *op. cit.*, I, p. 265 : « L'évêque (Onuphre) de Tchernigov, soit comme le plus ancien, soit comme ayant personnellement le plus d'autorité, disait : « Je sais que les évêques assemblés peuvent consacrer un métropolite... je sais que nous avons le droit de le consacrer ; d'ailleurs nous possédons le chef de saint Clément, de même que les Grecs consacrent avec le bras de Jean. Ainsi décidèrent-ils, dit le chroniqueur, et le 27 juillet 1147 fut consacré métropolite par le chef de saint Clément le candidat choisi par le Grand-prince, le moine Clément. » Goloubinski déclare tout ignorer de cette coutume des Grecs, mais il signale que, dans la relation du pèlerinage de l'archevêque Antoine de Novgorod à Constantinople, il est fait mention à Sainte-Sophie du « bras de Germain, par lequel sont consacrés les patriarches » (*ibid.*, en note).

44. Leur mère, la princesse Anne, était la sœur de l'impératrice Théophanie, épouse d'Othon II et mère d'Othon III. Quant à Sviatopolk, il était le fils de la Grecque, femme de Yaropolk, que Vladimir avait prise après l'assassinat de ce dernier. Les chroniques disent que Vladimir n'aimait pas ce fils dont il n'était pas sûr d'être le père, « car il était peut-être le fils de Yaropolk ». Il est plus probable que le jeune prince était aux yeux de Vladimir le souvenir vivant du meurtre de Yaropolk, et que ce souvenir éveillait de lourds remords dans l'âme devenue profondément chrétienne du Grand prince.

avec Goloubinski et Prisselkov que ces deux princes étaient issus du mariage grec, il reste que leurs noms sont d'inspiration bulgare, et cela nous ramène à l'idée d'influences bulgares, même après le mariage byzantin. Et l'on comprend mieux aussi le rôle de l'archevêque Jean, s'il s'agit bien du chef de l'Eglise bulgare dans la canonisation des deux jeunes princes, qui semble avoir été proclamée sans qu'on songe pour cela à recourir à Constantinople⁴⁵.

Le développement de l'Eglise à partir de Yaroslav

Pendant le règne du fils de Vladimir, Yaroslav le Sage (1024-1054), et celui de ses fils, l'Eglise de la Rus' s'affermirait. Elle prit peu à peu son caractère propre. De nombreuses églises furent construites, parmi lesquelles la célèbre église Sainte-Sophie de Kiev qui, lorsqu'elle fut achevée devint le siège du métropolitain. De nouveaux évêchés furent fondés dans les grandes villes dont ils firent des centres administratifs, missionnaires et éducatifs ; l'instruction fit de rapides progrès, du moins dans les classes dirigeantes, et l'on sait quel fut le rapide essor de la littérature chrétienne slave. Le développement de la vie monastique contribua dans une mesure importante à l'affermissement de l'Eglise. On sait qu'au moment des invasions mongoles (1238-1240), il existait au moins soixante-dix monastères dont la majorité était située dans les grandes villes ou dans leurs environs. Sur la plupart d'entre eux nous n'avons que peu de renseignements ; mais il en est un, la Laure des Grottes de Kiev, fondée pendant la première moitié du XI^e siècle, qui a laissé des récits détaillés de ses activités⁴⁶. C'est de ce monastère qu'est issu le premier peintre d'icônes que nous connaissons dans la Rus'⁴⁷, Alimpi (Alypius), qui fut aussi un des fondateurs du chant liturgique russe⁴⁸ ; c'est encore dans ses murs que fut rédigée en un temps relativement court, une somme d'écrits hagiographiques et de chroniques de qualité. Le monastère fournit de nombreux moines que leur stature habilitait à devenir évêques⁴⁹. Il contribua ainsi à la formation d'un solide noyau d'évêques autochtones, qui assurèrent le caractère national de l'Eglise de la Rus'.

Ainsi, au XIII^e siècle, lorsque les principautés de la Rus' durent affronter l'assaut des invasions mongoles, l'Eglise était déjà une institution bien établie. Elle dépendait de Constantinople au plan ecclésiasti-

45. Sur toute cette question, on aura intérêt à se reporter au remarquable article de J. Danzas, « Saint Vladimir et les origines du christianisme en Russie » dans *Russie et christianité*, 1938-1939, n° 1, pp. 7-36, toujours valable et dont nous nous sommes largement inspiré.

46. *Paterik du monastère des Grottes de Kiev*, éd. D.I. Abramovich, Kiev, 1911, réédité à Munich, Slavische Propyläen, 2, éd. D. Tshchizhevsky, 1964.

47. *Paterik*, Discours 34.

48. *Paterik*, Discours 25, p. 126.

49. Simon, évêque de Vladimir et Souzdal, un des auteurs du *Paterik*, qui écrit au début du XIII^e siècle, dit qu'au moins cinquante moines du monastère des Grottes sont devenus évêques, jusqu'à lui inclusivement ; voir *Paterik*, Discours 14, p. 103.

que ; mais elle avait sa propre liturgie et ses offices en slavon et un solide noyau Rus' dans son épiscopat ; elle avait ses propres traditions en iconographie, en architecture et en hagiographie⁵⁰, et celles-ci, même inspirées des modèles byzantins, étaient très loin de n'en être que des imitations. Bref, l'Eglise était assez forte pour permettre à la nation slave de résister à la domination mongole.

Bien que Kiev ait été endommagée par l'attaque mongole de 1240, elle demeura le siège du métropolite jusqu'en 1299, date à laquelle le métropolite grec Maximos se déplaça à Vladimir-en-Souzdal. Son successeur, un certain Pierre (mort en 1325), fit de fréquentes visites à Moscou et établit d'étroits liens avec le prince régnant. Il y fonda une église, la future cathédrale de la Dormition, où il est enterré ; c'est depuis cette époque que Moscou devint le siège permanent du métropolite.

Pendant la seconde moitié du xiv^e siècle, Kiev et la région avoisinante passèrent sous l'autorité du puissant Grand-duché de Lituanie. Bien qu'ils fussent alors païens, et encore plus tard lorsqu'ils eurent adhéré à la foi chrétienne selon le rite latin, les Lituaniens se montrèrent extrêmement respectueux pour la foi de leurs sujets orthodoxes. A trois reprises, ils veillèrent à leur assurer la possibilité d'élire régulièrement leur métropolite à Kiev, lequel fut toujours indépendant de Moscou. Mais les princes de Moscou cherchèrent par tous les moyens à réduire cette autonomie kiévienne, ils lui vouèrent une opposition farouche et Constantinople, hésitante, se garda pendant longtemps d'intervenir. Avec le temps, Moscou ne cessa de prendre de l'importance au détriment de Kiev, où entraient en conflit des influences politiques diverses⁵¹. Au début du xv^e siècle, les instances dirigeantes de l'Eglise russe pouvaient paraître solidement implantées à Moscou et elles y restèrent.

50. Les saints les plus importants sont Boris et Gleb, fils du Grand-prince Vladimir, canonisés pour avoir accepté volontairement la mort plutôt que de se battre contre leur frère aîné, et Feodosi, abbé du monastère des Grottes de 1062 à 1074.

51. En 1415, les évêques orthodoxes de Lituanie pouvaient encore affirmer avec nostalgie que Kiev devrait être le siège d'une métropole indivise (voir *ibid.*, p. 63), mais cela ne correspondait plus à aucune réalité politique.